

Le peuple le plus religieux sera toujours le plus loyal à son souverain et le plus dévoué à sa patrie.

Peuple canadien, la brillante fête par laquelle vous célébrez les gloires de votre histoire engage pour vous l'avenir.

Vos triomphes d'aujourd'hui, vous les devez à vos pères ; ils sont l'héritage de leurs vertus. Cet héritage, il ne nous appartient pas de le dissiper ; mais vous ne le transmettez à vos fils que par les vertus qui ont servi à vous le transmettre à vous-mêmes.

Vos pères ont tout puisé dans le respect et l'attachement qu'ils ont toujours eus pour la religion et pour l'Eglise catholique.

Faites comme eux. Jamais ne séparez de votre foi ni vos progrès, ni vos libertés, ni votre grandeur. Vous n'avez rien à envier aux autres peuples, qui peuvent avoir à vous envier bien des choses. La foi est votre fonds commun. La perdre ou même l'altérer entraînerait tous vos malheurs. Vos ennemis sont ceux de l'Eglise. Que l'esprit du Zouave Pontifical soit toujours dans vos cœurs. Si l'Eglise ne vous appelle plus à la défendre par l'épée, elle vous demande plus que jamais de la soutenir avec vaillance dans les luttes morales. Seulement, que la bonne discipline règne dans vos rangs ; c'est la condition du succès. Et pour tout dire en un mot : La patrie grandissant en faisant grandir la liberté catholique, voilà le Canada, sa vocation, sa prospérité et son bonheur.

LES PRIERES DE L'ENFANCE.

C'était en 1836 ; j'étais attaché au clergé de Saint-Roch, à Paris. Je fus un jour appelé à bénir le mariage d'une jeune personne, très pieuse, qui avait suivi assidûment nos catéchismes de persévérance jusqu'à l'heure de ce grand engagement. Je fis le discours d'usage, et je me souviens encore, pendant que je le faisais, que j'eus une distraction. Celui qui me la donnait était un grand homme de six pieds au moins, qui était resté là debout, tout le monde étant assis, me regardant très fixement. Le lendemain, à cinq heures du matin, on sonnait à ma porte ; c'était le marié lui-même qui venait me chercher précipitamment pour un malade en danger de mort. Ce malade, c'était son oncle même, ce grand homme, qui, la veille, m'avait si singulièrement distrait. Je sortis sur-le-champ, et, chemin faisant, pour me renseigner, je fis quelques questions au jeune homme qui m'était venu chercher. "Monsieur, votre oncle était-il un bon chrétien ? — C'est un bien bon homme ; mais nous craignons bien qu'il n'ait fort négligé ses devoirs de religion. — Est-ce qu'il a quelque idée de la gravité de son état ? — Oui, il ne se fait pas d'illusion. — Est-ce que c'est lui qui désire me voir ? — Oui ; quand nous l'avons vu frappé, nous